

Dictionnaire de l'autobiographie

Écritures de soi de langue française

Sous la direction de Françoise Simonet-Tenant

Avec la collaboration de Michel Braud, Jean-Louis Jeannelle,
Philippe Lejeune et Véronique Montémont



HONORÉ CHAMPION
PARIS

académicien québécois, il publie son premier ouvrage en 1949, *Au-delà des Pyrénées*, qui se veut une sorte de journal de voyage où la subjectivité de l'observateur rencontre et construit une Espagne qu'elle sait faire aimer dans une langue aussi claire que suave. Toupin est surtout connu comme dramaturge et peu se rappellent que la parution de *Souvenirs pour demain*, autobiographie publiée en 1960 (Montréal, Cercle du livre de France), suscita un concert de louanges dans la critique littéraire québécoise. Chez Toupin, l'esthétique de la langue littéraire va à la rencontre de la construction d'un moi qui veut s'exprimer pour affirmer son appartenance à la vie des lettres. Le critique littéraire Gilles Marcotte signale à juste titre le point de jonction où la passion des lettres chez Toupin conduit celui-ci à une passion de soi. Divisé en trois parties qui marquent autant d'étapes de la vie, « Enfance », « Métamorphose » et « Requiem », *Souvenirs pour demain* raconte l'amour et l'amitié qui liaient l'auteur à sa grand-mère ; le renversement des valeurs qu'a provoqué chez lui la lecture de Nietzsche ; enfin, dans des pages saisissantes d'un respect impudique, on retrouve la narration de l'agonie et de la mort du père. La langue de Toupin est d'une grande beauté classique. Mais c'est à la fois, dans son cas, une qualité et un défaut. En effet, même si toute la critique institutionnalisée s'accorde à l'époque pour vanter les mérites de l'œuvre, cela ne suffit pas pour contrebalancer la vague des années 1960 qui cherche à renverser toute forme de classicisme. Les années 1960 au Québec sont en effet portées par un esprit révolutionnaire qui valorise une démocratisation de la culture et qui se passionne pour la langue populaire, jetant inévitablement l'œuvre de Toupin aux oubliettes. À ses *Souvenirs pour demain*, Toupin ajouta d'autres volets autobiographiques, notamment *Mon mal vient de plus loin* (Montréal, Cercle du livre de France, 1969) et *Le cœur a ses raisons* (Montréal, Cercle du livre de France, 1971). Le premier raconte son combat contre une maladie grave et le deuxième ses relations avec trois femmes qui, d'une manière ou d'une autre, ont partagé sa vie. Il revient enfin en 1973 avec *Au commencement était le souvenir*, qui regroupe et revisite son œuvre autobiographique.

Jean Éthier-Blais, « Préface » dans Paul Toupin, *Au commencement était le souvenir*, Montréal, Fides, 1973 ; Simon Nadeau, *L'Autre Modernité*, Montréal, Boréal, 2013 ; Jean-François Plamondon, « Naissance, métamorphoses et modernités d'un genre. L'autobiographie au Québec (1885-1984) », thèse, Québec, Université Laval, 2007.

Jean-François PLAMONDON

TRAUMATISME

Les traumatismes, individuels et collectifs, sont à l'origine de nombre de récits autobiographiques qui s'affrontent à leur évocation ; leur logique oscille entre celle du témoignage *stricto sensu* et celle du récit personnel. Cette tendance semble s'affirmer à partir du XX^e siècle, où les drames familiaux et leurs conséquences échappent au tabou du secret de famille. Ainsi Anny Duperey, dans *Le Voile noir* (1992), transforme-t-elle la préface à un livre de photos de son père en une

investigation – infructueuse – destinée à surmonter l’amnésie qui couvre les huit premières années de sa vie, avant le décès brutal de ses parents. Clémence Boulouque, avec *Mort d’un silence* (2003), et Laure Protat dans *L’Indifférent* (2014) tentent toutes deux d’aller à la rencontre d’un père dont le suicide a scindé leur vie en deux, tandis que Gwenaëlle Aubry, dans *Personne* (2009), donne forme par l’écriture à un manuscrit de son père schizophrène, cherchant à « trouver une alliance entre le deuil et l’héritage, la fidélité et l’oubli ». Lorsque le traumatisme est lié à un accident, une agression, écrire est un moyen de renverser la logique victimaire et de reprendre une forme de maîtrise sur l’événement destructeur : en témoignent les paroles de personnes ayant subi la violence d’un attentat, puis de la contamination par une transfusion (Françoise Rudetzki, *Triple peine*, 2004), d’un avortement clandestin (Annie Ernaux, *L’Événement*, 2000), d’un viol (Édouard Louis, *Histoire de la violence*, 2016). Mais, souvent, cette parole autobiographique, ne serait-ce que parce qu’elle porte dans l’espace public des hontes cachées, refoulées, prend une valeur collective. C’est dans son discours de Suède de décembre 1957 qu’Albert Camus assigne expressément aux écrivains la tâche de témoigner par délégation pour ceux qui sont, eux, privés du pouvoir de la parole : « Nous autres écrivains du XX^e siècle [...] devons savoir [...] que notre seule justification [...] est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire. » Ainsi le Français d’Algérie qu’il est dans *Le Premier Homme* (posth. 1994), tente de surmonter la fracture engendrée dans la succession des générations par des bouleversements qui, avec des contextes variés mais des effets pourtant comparables, ont accompagné la Grande Guerre puis la guerre d’Algérie. L’histoire est au cœur de nombreux récits traumatiques, dont certains sont vécus, d’autres acquis par héritage ; les historiens sont naturellement particulièrement enclins à prendre en charge leur évocation. Dans *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)* (2013), Stéphane Audoin-Rouzeau, spécialiste de la Grande Guerre, met ses compétences au service d’un travail d’écriture et d’élaboration sur ce qu’avaient vécu dans la guerre des tranchées ses deux grands-pères et son beau-père. Il fait de son investigation d’historien une restitution de l’expérience des combattants, « quitte à inscrire ses effets au-delà même de leur propre vie » en mêlant souvenirs personnels et rigueur scientifique. C’est ainsi qu’il tente de s’acquitter de sa dette envers les « revenants » de la Grande Guerre et, probablement, d’accomplir par là un travail de deuil personnel. Cette tendance à articuler traumatisme familial et enquête historique se retrouve chez Ivan Jablonka, qui, dans *Histoire des grands-parents que je n’ai pas eus* (2012), dit vouloir écrire « un livre d’histoire sur eux » – morts en déportation – et définit sa démarche à la fois comme un « récit de vie et [le] compte rendu de [s]on enquête ». S’appuyer sur des archives, une méthodologie scientifique, tout en revendiquant une forme personnelle d’écriture, ménage un nécessaire équilibre entre le désir de rendre au plus juste compte de l’expérience d’autrui, et le besoin de dire la souffrance vécue par sa propre génération amputée d’une part de ses racines. À ce titre, ces écritures du traumatisme participent d’un double travail, de compréhension et de deuil, alors même qu’il n’existe bien souvent nul espace physique où ancrer la mémoire des disparus. Le « sujet de l’héritage » (R. Kaës) fait le récit d’une dévastation antérieure, d’un effondrement qu’a connu en amont sa généalogie : fils de Juif lituanien exilé, Pierre Pachet écrit ainsi : « La parole de mon père mort demandait

à parler par moi comme elle n'avait jamais parlé, au-delà de nos deux forces réunies. Elle me niait, me demandait mon aide pour se consacrer à elle-même... » (*Autobiographie de mon père*, 1987).

Les fractures engendrées par la Seconde Guerre mondiale, exprimées parfois par les survivants eux-mêmes, comme Antelme ou Rousset, et par les nombreux récits des camps et du stalag (Odette Élina, Geneviève de Gaulle Anthonioz, Georges Hyvernaud), sont nombreuses : le traumatisme de la déportation, de l'extermination rejaillit sur les héritiers, victimes collatérales, comme l'écrit Perec, de l'« Histoire avec sa grande Hache » (*W ou le Souvenir d'enfance*). « Tout génocide brise l'évidence de la suite des générations », a écrit Lydia Flem, fille et petite-fille de déportés dans *Comment j'ai vidé la maison de ses parents* (2004). L'autobiographie devient alors un lieu où reconstruire la filiation altérée et (ou bien) se défaire d'un héritage toxique, que celui-ci affecte les enfants des victimes ou ceux des bourreaux ; parce que dans les deux cas, c'est d'un silence étouffant que l'on hérite. *Les Lauriers du lac de Constance. Chronique d'une collaboration* (1974), de Marie Chaix, tentent ainsi de reconstituer l'itinéraire politique d'un père qui fut le bras droit de Doriot ; écrire, tenter de comprendre, publier cet aveu, permet de dépasser enfin une « honte collante » (*L'Été du sureau*, 2005) portée dès l'enfance, celle d'être une « fille de collabo ».

D'autres textes autobiographiques publiés par des héritiers de deuxième ou troisième génération ont de surcroît un enjeu politique, comme le génocide arménien. C'est le cas d'un manuscrit sans assignataire, abandonné au hasard, un *Journal de déportation* de Vahram Altounian, intitulé « Tout ce que j'ai enduré de 1915 à 1919 », que sa fille Janine découvrit en 1978 et qu'elle publia pour la première fois en 1982 aux *Temps modernes*, avant sa republication en 2009 dans un ouvrage collectif. Cette autobiographie est le témoignage d'une expérience traumatique débutant à Bursa, petite ville d'Asie Mineure, un 10 août 1915. L'acte fondateur de scripteur qui avait animé ce père déterminait certes, à son insu, la transmission de sa mémoire ; mais il est probable que son écriture a simplement représenté pour lui un moyen de poursuivre sa vie, une fois scellée dans un « petit cahier d'écolier », hors de lui, la recension des épreuves mortelles dont il ne fallait plus qu'il se souvienne. Néanmoins, cette autobiographie paternelle acquit ainsi étrangement une vocation d'outre-tombe à témoigner : en passant par l'épreuve de sa traduction, de son élaboration subjective par un héritier, pour aboutir, quasi un siècle plus tard, à une lisibilité partagée au sein d'une ultime réception collective. Freud, citant Goethe dans *Totem et tabou*, voit dans l'héritage de l'histoire de ces pères une modalité de transmission psychique : c'est justement pour se défaire de son « pesant fardeau » que l'héritier d'une autobiographie ou d'une histoire traumatique doit le prendre en charge. L'écriture, qui en est l'une des modalités possibles, n'est pas une résolution, en ce sens qu'elle n'apporte pas de soulagement immédiat, de guérison. Mais elle participe de manière déterminante à une reconstruction personnelle, changeant les perspectives, accompagnant les « profonds remaniements intérieurs » (L. Flem) qu'implique ce questionnement de la vie à la lumière de ses blessures.

Janine Altounian, « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* ». *Un génocide aux déserts de l'inconscient*, Les Belles Lettres, 1990 ; René Kaës, « Le Sujet de l'héritage », dans *Transmission de la vie psychique entre générations*, Dunod, 1993 ; Véronique Montémont et Catherine Viollet (dir.), *Archives familiales : modes d'emploi. Récits de genèse*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2013.

Voir : Camps, Récit de filiation, Témoignage.

Janine ALTOUNIAN et Véronique MONTÉMONT

TRAVAIL

On observe depuis le début des années 1980 un essor des écrits consacrés au travail, notamment autobiographiques. L'intérêt de la littérature pour le monde du travail n'est toutefois pas nouveau, et l'on pourrait en retracer la généalogie à partir du XIX^e siècle, avec les courants réaliste et naturaliste, qui évoquent les luttes des classes populaires et offrent des portraits d'ouvriers, d'artisans ou de commerçants. Mais c'est au début du XX^e siècle que l'écriture du travail s'affirme véritablement, avec des textes qui relèvent souvent du témoignage, rédigés par des auteurs issus de milieux populaires. Cet essor se poursuit après la Première Guerre mondiale, avec le mouvement de la littérature prolétarienne mené par Henri Poulaille : sera considéré comme écrivain prolétarien tout auteur issu de famille ouvrière ou paysanne, autodidacte, qui témoigne dans ses écrits des conditions d'existence de sa classe sociale. Un reflux s'observe par la suite, dans l'après-Deuxième Guerre mondiale, lié au contexte socio-économique favorable des Trente Glorieuses mais aussi au penchant formaliste qui caractérise le monde littéraire des années 1950-1970, selon lequel il ne saurait y avoir d'autre travail en littérature que celui de l'écriture.

La résurgence actuelle des écrits consacrés au monde du travail s'explique, de même, par un double contexte. Littéraire, tout d'abord : en réaction à ce biais formaliste, les années 1980 ont en effet été marquées par l'engouement retrouvé de la littérature pour la question du réel et pour celle du sujet. Social et économique ensuite, l'urgence à dire le travail étant aujourd'hui liée au constat d'une dégradation des conditions de la vie professionnelle, corollaire de la crise et des bouleversements qu'elle a engendrés : chômage de masse, précarité de l'emploi, disparition de certains métiers. Deux types d'ouvrages paraissent dominer la production littéraire : ceux consacrés au monde de l'entreprise néolibérale, et ceux qui portent sur le déclin du monde paysan et plus encore du monde ouvrier. Mais on trouve aussi une multitude de témoignages concernant diverses professions, généralement dépeintes de manière dysphorique, tels ces ouvrages rédigés par des enseignants qui évoquent la dureté accrue de leurs conditions d'exercice.

La forme du témoignage occupe ainsi une place essentielle à travers le temps, la veine amorcée au début du XX^e siècle trouvant un écho aujourd'hui dans les textes d'anciens ouvriers qui reviennent sur leurs années de labeur, comme Robert Piccamiglio (*Chronique des années d'usine*, 1999), Jean-Pierre Levaray (*Putain d'usine*, 2002)

Ce dictionnaire répond à une triple volonté : il entend d'abord établir le bilan de plusieurs décennies de réflexion théorique, plus de quarante ans après la parution du *Pacte autobiographique* (1975) de Philippe Lejeune. Il vise ensuite à cartographier un champ de recherches dont l'extension est souvent mal comprise : l'autobiographie au sens strict, mais également, et plus globalement, les écritures de soi. À un moment où la médiatisation de l'autofiction brouille les frontières entre fiction et non-fiction, il semble important de décrire les spécificités du champ non fictionnel et de se demander si l'écriture autobiographique est un modèle d'écriture identifiable à quelques traits précis ou un registre qui transcende les frontières génériques. Enfin, ce dictionnaire souhaite féconder un nouvel élan théorique. Il dépasse une vulgate promue par l'institution scolaire et universitaire, constituée en canon, ne se limite pas aux seuls corpus consacrés mais s'intéresse également à des auteurs méconnus, voire aux écritures ordinaires. Derrière le succès de l'autobiographie se cache une diversité de pratiques et de genres ayant en commun l'écriture à la première personne, qui connaissent des fortunes variables mais ne cessent de se nourrir réciproquement : Mémoires, souvenirs, témoignages, journaux personnels, correspondances intimes, chroniques... Il s'agit de désenclaver l'autobiographie en la réinscrivant dans une large continuité historique et au sein de l'espace francophone ; les écritures de soi, souvent réduites à leur seule prétention à calquer le monde, sont aussi des supports essentiels au renouvellement de la création littéraire.

Françoise Simonet-Tenant, professeur de littérature française (université de Rouen – CÉRÉdI), a dirigé cet ouvrage avec la collaboration de Michel Braud (université de Pau et des Pays de l'Adour – CRPHLL), Jean-Louis Jeannelle (université de Rouen – CÉRÉdI), Philippe Lejeune (fondateur à l'ITEM du groupe de recherche « Genèse et autobiographie » et président de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique) et Véronique Montémont (université de Lorraine – ATILF).